



# Aux miroirs de Cîteaux

*A la Révolution, après répartition des imprimés entre Auxonne et Dijon, les manuscrits de Cîteaux ont rejoint la bibliothèque fondée par les jésuites. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, lors des premiers travaux de catalogage, on relève que les livres à la décoration atypique portent curieusement la date ancienne de leur copie : 1109, 1111, soit la première décennie du « Nouveau Monastère ». Mais l'opinion générale n'en a cure : les bénédictins surpassent de beaucoup les cisterciens en matière de science et de lettres. D'ailleurs, Cîteaux n'est-il pas le premier mouvement occidental connu pour sa proscription iconographique ? Entre légendes, histoire des textes et de l'art, les enluminures commencent toutefois à susciter des interprétations ; comme les têtes de l'hydre, les sens resurgissent partout où l'on vient de les réduire.*



Initiale "T", Symbole de l'Évangéliste Matthieu, BM Dijon, ms 15, f.11 v. (cliché Fr. Perrodin)

Que disent les textes ? Relatant la fondation, les plus anciens témoignent d'une aventure pionnière que signale l'austérité de son règlement, thème repris par les historiens : Cîteaux, c'est l'archaïsme. En revanche, peu s'intéressent aux « modernités » : Charte de charité, mode d'organisation que la papauté a repris pour de nombreuses congrégations, apparition précoce de monastères féminins, ... En outre, depuis que l'abbaye est réputée avoir été sauvée par l'arrivée de Bernard de Fontaine, orateur infatigable, auteur fécond, polémiste violent, prosélyte exaltant, Cîteaux est à Clairvaux !

L'ascétisme cistercien farouchement ignorant est confirmé par les recherches, seules leurs bibliothèques sont exclusivement patristiques et religieuses. Les livres, armement et aliment spirituels, rangés dans l'armoire de la sacristie ou dispersés dans l'ensemble du monastère, ne sont censés reproduire que la parole inspirée par l'Esprit saint, comme l'illustre la représentation de saint Grégoire. L'originalité nuancée des écrits spirituels cisterciens se révèle tardivement ; Raymond Oursel, après avoir publié dans *Esprit de Cluny* un amalgame homogène de divers auteurs, redoute pour le pendant cistercien « un pitoyable pot pourri ».

Un document extraordinaire, inséré au milieu de la première Bible de Cîteaux, relate comment



les moines de Cîteaux ont corrigé leur version auprès de rabbins ; cela n'avait pas été fait depuis Charlemagne note Carl Nordenfalk en 1958. Ce *Monitum* se clôt sur l'interdiction d'amender à nouveau un texte réputé définitivement corrigé ; un demi-siècle plus tard, l'ordre impose la copie stricte des textes d'abbaye mère en abbaye fille à partir d'un « fichier-source » établi à Cîteaux. En se souciant de l'immutabilité d'un média jusqu'alors mouvant, les cisterciens réputés incultes annoncent l'imprimerie... qu'ils seront les premiers à introduire en Bourgogne ! Des témoins du chef d'ordre comparaissent progressivement devant les historiens : l'auteur du *Monitum*, Etienne Harding – dont l'attitude annonce la scolastique, et l'abondante iconographie représentant le livre –, Jean Glénisson, en 1988, Daniel Russo, en 2002, ne produisent des enluminures de Cîteaux que pour illustrer la propagation des textes et l'activité intellectuelle...

D'autres ont recherché dans les enluminures l'illustration des mœurs aristocratiques. Les chevaliers qui affrontent les dragons ne sont pas encore ceux de la Table ronde, mais toutes les connotations (harnachement, fourrure, armes,...) des combattants de Dieu annoncent l'illustration courtoise. En regard, le nombre de moines peut paraître faible : une demi-douzaine, mais ils sont inédits et apparaissent exclusivement dans les textes les plus anciens. De longue date, on les considère comme les symboles de la réforme de Cîteaux qui oppose le travail manuel au luxe de Cluny. Quelques paysans et jongleurs apparaissent occasionnellement, inattendus dans les textes sacrés où ils figurent. Au-delà des sujets, constatons que la reconnaissance de la valeur intellectuelle de l'héritage cistercien ne passe donc pas par le verbe, mais – *horresco referens* ! – par l'image.

L'art cistercien pose pour la première fois, en effet, la question de l'esthétique. Michel Melot constate qu'au Moyen Age « l'ornementation fait partie d'un rituel et, à proprement parler, "représente" le sacré » ; or les plus anciens volumes de Cîteaux se caractérisent par un dépouillement presque affligeant : réduction des couleurs, disparition du fond laissant libre le parchemin, rusticité des motifs. Dans ces livres qui abandonnent toute ostentation, Bernard de Clairvaux voit pourtant des images là où d'autres lisent des lettres. On peut s'interroger sur cette subite prise de position ; est-elle le fruit d'une révélation personnelle ou la conséquence dévoyée de l'enseignement d'Etienne Harding qui « illustra » sa réforme

en reprenant (consciemment ou non ?) des modèles carolingiens ?

Passé le Moyen Age, les étrangetés romanes deviennent des curiosités dignes des meilleurs cabinets ; jusqu'à la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on ne considère guère que l'architecture. Jacques Le Goff, en 1964, juge le goût médiéval barbare : « les hommes admirent davantage la qualité de la matière première que celle du travail de l'artiste ». Comme beaucoup, il illustre son propos d'exemples majoritairement pris à l'art gothique, dont les sources explicites abondent. De surcroît, l'opinion constante depuis A. Michel (début du XX<sup>e</sup> siècle), en passant par Carl Nordenfalk et jusqu'au récent *Dictionnaire du Moyen Age*, veut que l'âge d'or de la peinture sur livres passe avec l'époque carolingienne avant de renaître dans les livres d'heures.



La Vierge, l'abbé de Saint-Vaast, l'abbé de Cîteaux : saint-Etienne Harding (à droite), et le copiste Oisbertus, BM Dijon, ms 130, f.104 (cliché Fr. Perrodin)

Le roman est-il livresque ? Bibliothécaire de Dijon pendant 43 ans, Charles Oursel multiplie les efforts pour sortir Cîteaux de ces épaisses ténèbres ; il publie une vingtaine de livres et de communications sur le sujet entre 1911 et 1962, s'attachant à diffuser les images : deux recueils de planches paraissent, l'un en noir après la Première Guerre mondiale, l'autre en couleurs en 1960. Pour faire connaître ce fonds délaissé par les paléographes faute de pages luxueuses, Charles Oursel emprunte la voie royale de l'histoire de l'art et gagne la reconnaissance par l'autorité

de ses études sur l'architecture bourguignonne. Son projet est d'intégrer le scriptorium de Cîteaux dans l'école bourguignonne (on ne comprenait avant guerre de style que régional). La tâche est rude, au carrefour des influences nordiques et byzantines, Cîteaux est diversement apprécié selon les préférences des auteurs. Faute de définition précise de l'art bourguignon, Charles Oursel dégage à traits toujours plus nets la figure d'Etienne Harding : « qui sait même si, lorsqu'il date la Bible et les *Moralia in Job* et les signes explicitement de son nom et de son titre, il n'entend pas revendiquer la paternité et la responsabilité totale du travail accompli par son ordre, texte et enluminure ? »

Reste à comprendre la cohérence du fonds. En 1960, l'autorité en matière de manuscrits, Jean Porcher, décrétait encore : « Il faut parler de peinture à Cîteaux, non de peinture cistercienne (...) A Cîteaux, le cas est net : peintres divers, manières différentes, où l'on chercherait vainement quelque trait de l'esprit cistercien : avant et après, rien en propre. » Pour faire admettre le scriptorium, il fallait distinguer un chef-d'œuvre

original : plusieurs études s'attachent à la Bible d'Etienne Harding, particulièrement au David en majesté. Peu à peu, on révèle des parentés avec les effigies royales carolingiennes, la statuaire clunienne et les grands christes en majesté qui apparaissent alors sur les portails des églises. Charles Oursel met en lumière la proximité de la Bible et des *Moralia in Job* par une analyse stylistique.

Autre morceau de choix : la Vierge de Jessé, « la suprême image, qui justifierait à elle seule le renom du trésor cistercien ». A. Michel prête à son auteur un « assez beau talent artistique » mais lui trouve de « fortes influences byzantines, assez voisines de la stylisation qu'on trouve partout dans l'Allemagne du XIII<sup>e</sup> siècle ». Pour Jean Porcher, l'influence est méridionale et coïncide avec le retrait d'Etienne Harding (1133). D'où vient-elle ? « Rien n'interdit de croire que Saint-Bénigne a pourvu au remplacement : Cîteaux n'avait probablement aucun moyen de le faire. » Dans sa thèse d'histoire de l'art parue en 1985, Yolanta Zaluska détermine, grâce à de minutieuses analyses artistiques, paléographiques et codicologiques, la chronologie du scriptorium de Cîteaux au XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Elle démontre l'autonomie de la production à Cîteaux (mais non l'indépendance) et date cette œuvre splendide de 1125 environ. Ce faisant, elle ne bouleverse guère l'estimation antérieure mais... attribue trois styles distincts au seul abbatiat d'Etienne Harding qui apparaît bien comme la clé du mystère des origines cisterciennes.

De l'abbé, il nous reste des images : un portrait et, surtout, les initiales dont la première nouveauté est qu'elles semblent conçues à Cîteaux en fonction de leur lecteur. Après avoir attiré l'attention des historiens d'art, ces enluminures inspirent aujourd'hui les auteurs les plus divers : peintres, archéologues, moines, vignerons, occultistes, ethnologues, forestiers... Raymond Oursel a remarqué que les représentations des moines dans leurs travaux quotidiens exprimaient « un sens aigu de la caricature (...) si discrète qu'elle semble plutôt souligner l'humanité d'un ordre réputé pour son austérité ». L'humanité, c'est ce qui reste quand on a oublié les idéologies ou les schémas interprétatifs trop stricts. Ainsi les masques qu'a revêtus l'une des



Initiale "S", Homme travaillant la vigne, BM Dijon, ms 135, f. 114v (cliché Fr. Perrodin)

plus fameuses initiales, celle des deux bûcherons, dont un moine abattant un arbre formant la lettre I : le jeune homme perché est tour à tour interprété comme postulant, novice, convers, serf, paysan, bûcheron émondeur...

Les initiales ne cessent d'attirer l'attention. Est-ce fortuit ? Jean-Baptiste Auberger confronte l'iconographie aux récits et les témoignages archéologiques aux légendes<sup>2</sup>. Il révèle un Cîteaux primitif différent de la vision classique d'un art cistercien uniforme et, osons le mot, stérile. Lui aussi cherche, au-delà des colophons et du portrait, à percer le mystère de saint Etienne Harding ; il n'est plus possible d'imaginer un souffle créateur passant par inadvertance le long de la Saône. Mais à force de voir des choses toujours nouvelles dans ces images, on finit par se demander si elles ne véhiculent pas leur propre message... D'ailleurs, ne sont-elles pas devenues des icônes autonomes depuis que les éditions Zodiaque les ont popularisées par un emploi régulier dans leurs livres sur l'art cistercien ? Les

commandes photographiques reçues à Dijon démontrent à l'envi le phénomène de réplification de la notoriété.

Dès 1934, Henri Focillon écrivait : « l'histoire n'est pas unilatérale et purement successive, elle peut être considérée comme une superposition de présents largement étendus ». La stratigraphie des regards portés sur Cîteaux en témoigne : historiques jusqu'à Oursel, artistiques jusqu'à Zaluska, anthropologiques depuis Auberger. Les manuscrits continuent d'être le nœud des contradictions cisterciennes entre retour aux sources et novation, ruralité et civilisation urbaine, intériorité et extériorisation... Ils sont aussi le terrain décisif de « confrontation » des deux grands abbés : Etienne l'organisateur et Bernard le perfectionniste. Par ses écrits, celui-ci a peuplé les bibliothèques, les images n'ont guère servi la mémoire de celui-là, ignoré des dictionnaires, même lorsqu'une de « ses » œuvres figure en couverture. Initiales, les enluminures de Cîteaux sont devenues pleinement des images, paradoxalement annonciatrices de l'évolution ultérieure de l'art dont l'Ordre s'est lui-même délibérément coupé. Par leur complexe capacité de suggestion, elles ont introduit une dimension nouvelle à la fonction d'illustration, mais de quelle réalité sont-elles le miroir ?

André-Pierre Syren,

Directeur de la Bibliothèque municipale de Dijon

1. La thèse a été publiée sous le titre *L'Enluminure et le scriptorium de Cîteaux au XII<sup>e</sup> siècle* / Yolanta Zaluska – Brecht ; Saint-Nicolas-les-Cîteaux, 1990 – (Cîteaux : studia et documenta ; 4). La présentation des trois styles a été faite pour le grand public lors des anniversaires de saint Bernard et de la fondation de Cîteaux : Bibliothèque municipale de Dijon, *Hors ligne*, n° 15 : *Le Trésor des Humbles* (diffusé gracieusement) et *Voix enluminées de Cîteaux*, éd. de L'Armançon, 1998.

2. *L'Unanimité cistercienne primitive : mythe ou réalité ?* / Frère Jean-Baptiste Auberger – Achel : Administration de Cîteaux : éd. Sine Parvulos, 1986 – (Cîteaux : studia et documenta ; 3).